

celle de Mme Augier, se trouve un monument, une simple pierre pyramidale, élevé récemment à la mémoire de trois patriotes enfants de Bougival, fusillés par les Prussiens en 1870. Ils s'appelaient Debergue, Martin, Cardon.

Qu'avaient fait Martin et Cardon ? Rien. Mais deux hulhans avaient été tués dans le bois, il fallait aux Allemands homme pour homme : Martin et Cardon, deux amis, furent fusillés.

Quant à Debergue, c'est différent ; jardinier, il coupait avec son sécateur le fil télégraphique qui mettait en communication le poste avancé de Bougival avec l'état major général prussien installé au château de Versailles. Il fut arrêté, jugé et condamné à mort. Cependant, sur la plaidoirie d'un homme d'un grand cœur Duborgia, alors administrateur de la commune, les Prussiens revinrent sur leur sentence et consentirent à remettre Debergue en liberté, mais à cette condition qu'il demeurerait tranquille.

A cela, le prisonnier répondit par ces superbes paroles, dignes d'un héros de l'antiquité :

« Je suis Français et j'ai été soldat, mon devoir est de tout entreprendre contre vous, si vous me rendez la liberté, je recommencerai ! »

C'était trop beau pour être compris par des Allemands : Debergue, le héros de Bougival, fut fusillé.

— Je n'avais pas connaissance de ce fait, dit Paul très ému.

— Hé, mon ami, que d'autres héros inconnus ont été d'admirables martyrs dans cette horrible guerre.

Après un assez long silence, Lucien reprit :

— Comme les hommes politiques, les écrivains et les artistes, les princes de finance ont subi le charme de ces parages. Du pont de Bougival en allant vers Rueil, nous passons devant des maisons et des villas appartenant ou ayant appartenu à des personnages très connus.

D'abord la maison de Mme Biasta, veuve du fondateur du Comptoir d'escompte de Paris.

La maison de M. Odilon Barrot, où il venait se reposer des luttres de la tribune et des fatigues du pouvoir.

La villa de Mme Tarbé des Sablons, qui a fondé le journal le *Gaulois*.

Le château du raffineur de sucre Lebaudy, riche à plusieurs centaines de millions.

La villa des Frênes, séjour favori de la célèbre chanteuse Pauline Viardot, sœur de la Malibran et aussi fille de Garcia. Dans cette même propriété, le pavillon où vient demeurer dans la belle saison, le célèbre poète et romancier russe Yvan Tourguenoff.

La villa du vieux et célèbre peintre Jalabert

La maison d'un ancien maire de Paris, Carcenac, un autre archimillionnaire.

Plus loin le château de la Malmaison où a vécu et est morte de chagrin Joséphine de Beauharnais, première femme de Napoléon Ier.

Tout en causant, les deux amis arrièrent au bord de la Seine. La nuit était venue, de l'autre côté du pont, on voyait les lumières du bal des canotiers, illuminé au dehors par une ligne immense de verres bleus et rouges. Des barques, des canots éclairés par des lanternes de toutes les couleurs, glissaient sur le fleuve, pareils à des gondoles vénitienes.

Paul et Lucien traversèrent la Seine et entrèrent au bal des canotiers.

Cet établissement bien connu de la jeunesse parisienne, avait il y a quelques années encore, une vogue extraordinaire. Il est en contre-bas du pont, dans l'île de Bougival où se trouve également, mais plus haut, non loin du pont de Chatou, cette fameuse Grenouillère qui a été témoin de tant de scènes qui n'avaient rien d'austère.

L'établissement, appelé bal des canotiers, modestement couvert de planches, n'est fermé que par un treillage et se trouve ainsi ouvert à tous les vents. Il se divise en deux : la partie réservée à l'orchestre et aux danseurs, le promenoir avec plusieurs rangées de tables, qui invitent les visiteurs à s'asseoir et à se faire servir des rafraîchissements.

Paul et Lucien s'assirent à une table.

Non loin d'eux, à une autre table, était installé un groupe de jeunes gens et de jeunes femmes qui paraissaient très animés et causaient bruyamment.

Au bout de quelques minutes, Paul, impatient de ne pas voir venir le garçon, frappa sur la table du pommeau de sa canne.

Aussitôt, dans le groupe voisin, une voix brutale se fit entendre :

— Dites donc vous, est-ce que vous ne pourriez pas vous dispenser de faire tant de bruit ?

Paul se retourna vers l'interpellateur et vit un gros garçon, un canotier aux bras musculeux, à la figure rougeaude, dont les yeux à fleur de tête révélaient un caractère hargneux, une nature violente.

— Cela vous gêne ? fit Paul froidement.

— Il paraît, puisque je vous le dis.

— Eh bien, monsieur, faites comme si vous n'étiez pas gêné.

La figure du canotier devint pourpre de colère.

— Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle ainsi, dit-il.

— Il est toujours temps de la prendre, riposta l'artiste.

— Non, hurle le canotier, je ne permets pas un pareil langage.

— A votre aise, mais encore faudrait-il ne pas le provoquer.

Ce calme exaspérait le canotier ; il aurait suivi l'impulsion de sa colère et se serait précipité sur son adversaire, qui lui semblait trop chétif pour soutenir un instant la lutte, si deux femmes qui faisaient partie du groupe ne l'eussent arrêté.

— Allons, Frédéric, lui dit l'une d'elles, est-ce que vous allez encore faire une scène ? C'est insupportable, il faut toujours que vous cherchiez chicane à quelqu'un.

Il se rassit en grommelant.

— La figure de ce godelureau me déplaît, dit-il, je ne serai content que lorsque je lui aurai donné une leçon, à ce beau monsieur.

Toutefois, l'incident était clos ou paraissait l'être.

On servit de la bière aux deux amis, qui se remirent à causer en fumant leurs cigares.

L'orchestre jouait une valse et Paul et Lucien suivaient du regard les mouvements des danseurs, lorsque, soudain, une femme d'un certain âge fit son entrée dans la salle et attira leur attention.

Cette femme portait une toilette très simple : une robe de lainage, son manteau d'étoffe noire très légère, son chapeau grenat auraient pu convenir à une petite bourgeoise.

Elle fut bientôt entourée par plusieurs femmes, qui accueillaient en elle une ancienne connaissance.

— Bravo, madame Prudence, dit l'une.

— Mesdames, dit une autre, la perle des marchandes à la toilette.

— Quel bon vent vous amène, madame Prudence ? demanda une troisième.

— Un bon vent, mes petits amours, c'est selon. Je suis en tournée de recettes, je viens de Saint Germain et je suis passée par ici, pensant bien que j'y trouverais quelques unes de mes clientes un peu trop oubliées, qui me réglaient certaines petites dettes arriérées.

Plusieurs de ces demoiselles firent la grimace.

— Vous vous amusez, mes chéries, reprit la marchande, vous avez bien raison ; mais j'ai plusieurs paiements à faire et vous êtes trop gentilles pour laisser dans l'embarras une brave femme qui n'a jamais hésité à vous faire crédit. Ah ! vous ne savez pas comme les temps sont durs pour le commerce ! Allons, mes mignonnes, un bon mouvement.

Ces demoiselles se regardaient entre elles, puis regardaient ces messieurs, qui paraissaient ne pas vouloir ouvrir leur porte-monnaie.

Mais Mme Prudence n'était pas découragée ; souriante, affectueusement familière, elle allait d'une femme à l'autre.

— Mlle Esther, faites donc comprendre à M. Georges qu'il ne peut vous laisser subir l'humiliation d'un billet impayé ; s'il vous refuse, c'est qu'il n'a rien pour vous dans son cœur.

Et M. Georges, tout en rechignant, retirait le billet que lui présentait Mme Prudence.

Elle continua sa recette.

— Mademoiselle Amélie, quel dommage que vous ne m'avez pas encore payé cette broche que je vous ai vendue il y a trois mois ; j'aurais une magnifique occasion à vous offrir : un bracelet qui ferait admirablement votre affaire et qui ne vous coûterait pas la moitié de sa valeur ; mais vous comprenez, je ne peux pas vous faire un nouveau crédit.

Mlle Amélie faisait appel à la générosité de son cavalier, qui céda à l'éloquence et payait la broche.

En procédant ainsi, Mme Prudence récolta quelques centaines de francs.

— Maintenant, implacable créancière, dit l'un de ces messieurs, prenez place parmi nous et dites-nous une de ces histoires que vous contez si bien.

Elle avait tout un répertoire d'anecdotes qui étaient souvent très épiquées. Elle ne se fit pas prier pour raconter et porta bientôt au comble la gaieté de son auditoire.

Lucien et Paul ne pouvaient entendre, étant à une assez grande distance ; mais bien qu'ils ne la vissent que de profil, ils observaient la contenance curieusement.

— Le croirais-tu, Lucien dit Paul, cette femme, aux manières étranges m'intéresse. Qui peut être, cette femme que ces jeunes gens et ces demoiselles paraissent écouter avec tant d'intérêt et qui a l'air si à son aise au milieu de ce nuage de fumée ?

— Quelque marchande, sans doute, car en échange de billets à ordre elle vient de toucher une certaine somme ; on bien encore de ces prêteuses à la petite semaine, qui savent fort bien se faire payer les services qu'elles rendent aux fils de famille momentanément dans l'embarras et à nos belles Circé aux jours où le porte-monnaie est vide ; ou bien encore elle est autre chose.

Elle me paraît être une de ces femmes qui ont une véritable puissance, parce que la sphère de leur activité s'étend partout ; une de ces femmes qui trouvent le moyen de se glisser dans toutes les maisons, qui ont des relations dans tous les mondes et pourraient, à l'occasion, faire payer très cher les secrets qu'elles sont à même de dérober.

— Oh ! non, dit vivement l'artiste, cette femme n'est pas cela.

Et après un silence :

— Lucien, reprit-il, regarde les donc tous ; en vérité, c'est à peindre : la dame qui parle toujours présente un curieux objet d'étude ; et ce gros canotier, qui m'a interpellé tout à l'heure et qui ressemble à un dompteur d'ours ; et son voisin, à la physionomie narquoise ; et ces belles filles, dont la gaieté est si exhubérante !... En vérité, ce groupe est amusant et tente mon crayon.

Sur ces mots, le jeune artiste ouvrit son carton, y prit une feuille de papier et un crayon et se mit à l'œuvre.

Il eut bientôt exécuté une esquisse de ses personnages qui, sans être d'une parfaite ressemblance, étaient cependant faciles à reconnaître. Ce n'était pas à proprement parler une charge ; mais il y avait dans le dessin de ces têtes quelque chose du crayon de Daumier, quelque chose aussi de la verve de Gavarni.

Pendant qu'il dessinait, des personnes étaient passées derrière lui et avaient jeté furtivement les yeux sur la feuille de papier qui recevait les coups de crayon. Une jeune fille, entre autres, devait s'intéresser beaucoup au travail de l'artiste, car elle passait et repassait sans cesse derrière Paul.

Déjà, dans la salle, on chuchotait que le jeune homme, là-bas, était en train de faire la charge de quelques-unes des personnes du groupe au milieu duquel se trouvait la femme au chapeau grenat.